



SOUVENIRS DE TANGUY DE COURSON PENDANT LA « DRÔLE DE GUERRE » (du 2 septembre 1939 au 28 mai 1940)

Par le lieutenant-colonel IRAT (H) Pierre POUSSIN

Préambule

Le document ci-dessous est un extrait de fichiers à extension odt téléchargés à partir du site WWW.stalagvia-16032.com . (www.stalagvia-16032.com/.../Captivité-par-Tanguy-de-Courson.odt).

Le site <http://leforest.info/post/2007/01/23/Tanguy-de-Courson-officier-de-liaison-a-Leforest-39-45> brosse l'itinéraire de l'auteur

Une demande d'autorisation de publication est restée sans réponse, et la renouveler n'a pas eu plus de résultats. Ces documents ont aujourd'hui disparu du net, et nous ne disposons pas de moyens de contacter la famille de l'auteur.

Le document d'origine 'pèse' 113 pages, et j'ai demandé à notre camarade le lieutenant-colonel IRAT (H) Pierre POUSSIN d'en extraire les parties les plus intéressantes pour des linguistes de réserve. Ainsi, la partie consacrée au séjour en Stalag a été omise, pour laisser la plus large part à la 'drôle de guerre' et au rôle d'interprète joué par l'auteur.

Ceux qui souhaiteraient consulter l'ensemble du document peuvent me le demander individuellement.

Lcl (OLRAT) Charles Bertin

Il est toujours intéressant, voire passionnant de retrouver les traces de « nos anciens » et si elles sont abondantes jusqu'en 1918, elles se raréfient pendant la 2^e Guerre mondiale. D'où l'intérêt particulier de ces souvenirs qui, nous dit l'auteur, dans sa présentation, ont été « écrites pour (s)a famille...sans aucune autre prétention que celle d'une sincérité absolue ».

Et je voudrais, à travers les souvenirs qu'il a laissés, évoquer ce qu'avec une certaine indécence, on appelle encore « la drôle de guerre » ! On va célébrer son 80^e anniversaire (nous sommes un des rares pays à célébrer nos défaites, et, ces jours-ci, les « officiels » vont même commémorer... Azincourt). Pourtant je ne sache pas que les Anglais aient manifesté de « repentance » !)

Cette guerre qui a tout de même fait 3 000 morts dont 1 500 morts pour la France, comment Tanguy de Courson l'a-t-il vécue, et comment sa personnalité a-t-elle évolué au contact des réalités ?



Que savons-nous du rédacteur de ces « notes » ?

Le Comte de Courson de Villeneuve a 28 ans en 1939, et, jeune diplomate, il fait ses débuts dans « la Carrière » de 1937 à 1939. Il appartient à une branche de l'ancienne noblesse chevaleresque bretonne, et son prénom « Tanguy » signifie « Homme de feu » en breton, et sa famille a donné à la France de nombreux officiers et généraux.

La mobilisation le trouve attaché au Consulat général de Londres, et, s'il ne part pas « la fleur au fusil », il ne cherche aucunement à se dérober et va rejoindre le dépôt du 8^e Génie, aux Haras de La Fouilleuse, non sans avoir donné rendez-vous à son amie Margaret Mackie, au Savoy, après la guerre.

« Un officier anglais vient contrôler nos livrets militaires et tombe en arrêt devant le mien » de Courson de la Villeneuve. "Lovely name" me dit-il.

Adieu Londres, adieu amis et amies, mais nous serons bientôt de retour et nous fredonnons tout bas : "Keep the home fires burning till the boys come home..." »

L'arme des Transmissions n'existant pas encore, c'est au 8^e Génie¹, qui a assuré pendant la première Guerre mondiale l'armement des « postes d'écoute » permettant le recueil du renseignement, qu'est mobilisé Tanguy de Courson. Il arrive au corps au moment où une compagnie radio doit partir pour les Ardennes et il s'y trouve affecté « en un tournemain ». Le capitaine a l'air très intéressé par ses connaissances en allemand et le voilà affecté à un poste d'écoute, avec, dit-il, « une équipe extrêmement sympathique ».



Il va passer ainsi un mois dans les Ardennes, et son rôle est d'écouter trois fois par jour et de « prendre le communiqué allemand du soir pour le transmettre au général commandant la 6^e Division motorisée ». Son capitaine est ravi et « tient à lui comme à la prune de ses yeux ». « Déjà, on ne m'appelle plus que "l'interprète", et je suis loin de me douter que c'est pour moi le commencement d'une longue carrière ».

Puis, brusquement la compagnie radio change de cantonnement... Tanguy de Courson confie : « Je m'ennuie. Je demande au capitaine si je ne devrais pas faire une demande pour être affecté à l'armée anglaise. Il me répond qu'il me comprend très bien, mais qu'il sera obligé de transmettre avec avis défavorable, car il m'estime indispensable à la compagnie ».

« Un beau jour, le 3 octobre, on vient me chercher : "Tu pars demain matin pour Laval, rejoindre l'armée anglaise ». Notre « transmetteur avant la lettre » est ravi et ses camarades lui font des adieux touchants. « La seule chose qui m'aurait ennuyé si j'étais resté avec eux, c'est que je risquais fort de demeurer caporal radiotélégraphiste toute la guerre ».



LAVAL



« Pas mal de soldats anglais dans les rues. On m'envoie à la caserne Schneider. Après bien des peines, je finis par découvrir le bureau de la Mission française de liaison auprès de l'armée britannique, ainsi que s'intitule mon nouveau corps. Impression franchement mauvaise. De petits jeunes gens aux tenues rutilantes, des caporaux déguisés en officiers, je me demande où je suis tombé. Débarquant de mon horrible cantonnement des Ardennes, je ne peux m'empêcher de

regarder avec hostilité ces beaux messieurs qui me paraissent d'horribles planqués. Il me

¹ Le 8^e Génie : l'arme des Transmissions n'existe pas encore, et c'est le Génie qui arme les « postes d'écoute », hérités de la Grande guerre.

faudra plusieurs jours pour vaincre cette impression ».

« Pour le moment, il n'y a qu'un agent de liaison qui part le lendemain rejoindre son corps anglais et me donne quelques conseils pratiques. »

La « formation » paraît, évidemment, réduite au minimum et Tanguy de Courson devra découvrir surtout par lui-même ce qu'on attend, précisément d'un « agent de liaison ». En attendant, il découvre les soldats anglais, et, particulièrement la Military Police et son efficacité musclée !

Il est reçu quelques jours après par un capitaine français qui lui explique la nécessité de se faire faire une tenue fantaisie, car la Mission désire que ses agents soient traités par les Anglais comme des officiers. Et notre « agent de liaison » de penser qu'il aurait été plus simple de les nommer officiers ou aspirants ou même de créer un grade spécial temporaire.

Toujours pour la formation :

« Pour nous occuper, un lieutenant du Génie organise des cours d'anglais, des exposés oraux. Puis on nous fait quelques conférences sur des sujets militaires, sur l'organisation de l'armée anglaise, sur les termes militaires, ceci sans grande cohésion. Tout cela s'organisera plus tard, lorsque le centre de la Mission sera transporté à Auxy-Le-Château. Pour le moment, nous sommes simplement rassemblés, entreposés à Laval... en attendant que les unités anglaises réclament nos services au fur et à mesure de leur débarquement. Plus tard, en février 1940, le caporal de Courson est désigné pour un stage de perfectionnement, organisé par la Mission française à Auxy-le-Château. Elle avait pris de l'extension depuis Laval, et la petite ville « grouille d'une masse d'officiers et d'agents de liaison en attente d'affectation aux régiments anglais. On rencontrait parmi les agents de liaison les plus grands noms de France. Beaucoup essayaient de se planquer dans les services de la Mission. Mais la plupart faisaient des pieds et des mains pour quitter cette pétaudière d'Auxy. »

Un petit jugement, en passant :

« Il est maintenant de bon ton d'honorer ces fameux agents de liaison qui, vêtus d'uniformes étincelants, passaient, paraît-il, leur temps dans les bars de la capitale. »

Et au revoir le « langage diplomatique » :

« Il est certain que trop d'entre nous étaient puants de pose et de snobisme, les jeunes, surtout, qui n'avaient pas encore été affectés à des unités anglaises et qui se croyaient arrivés. Nous autres "anciens" les regardions de haut et nous nous chargeons de leur rabattre leur caquet chaque fois que c'était possible. »

Les cinq semaines de formation se passent en culture physique, cours d'artillerie, d'infanterie, chars, etc. le matin, et exercices pratiques le soir.

« Une ou deux fois, on nous mit en contact avec les "bleus" qui attendaient encore leur affectation à une unité anglaise. Nous les traitions avec mépris ainsi que leurs divers exercices, chansons anglaises etc. Nous fûmes bientôt réputés pour notre mauvais esprit. Nous en "bavions", du reste, pas mal, alors qu'eux ne fichaient presque rien. »

J'aime bien la conclusion de Tanguy de Courson :

« Bien entendu, on ne nous avait parlé ni des bombardements en piqué, ni de la manière de se défendre contre les attaques de chars. Par contre, beaucoup de détails nous avaient été donnés sur la façon de creuser des tranchées, positions de résistance, bretelles, etc. et sur la pose de barbelés. Pour la guerre de 14, nous aurions été fin prêts ».

Nonobstant, notre « officier de liaison » en devenir est nommé sergent-chef et affecté aux batteries du 98th R.A. Regiment à son retour à son unité d'adoption.

SA PREMIÈRE MISSION

Nous avons tous, je crois, le souvenir de notre première mission et de la petite boule au ventre qui est apparue au moment de son énoncé !

Tanguy de Courson n'y échappera pas puisque sa première mission, impromptue et sans préparation consiste à guider un convoi d'une vingtaine de camions de la Royal Air Force jusqu'à la route du Mans en évitant de passer par le centre de Laval... qu'il ne connaît pas bien ! Il lui faut aussi trouver un restaurant pour ses quarante hommes. Il s'en tire très bien puisque l'officier anglais l'invite à partager son repas sous les yeux étonnés (mais ce n'est pas pour lui déplaire !) des officiers du dépôt du 1^{er} Génie. Et pour ajouter à son plaisir d'avoir réussi haut la main, le commandant anglais lui dit : « qu'il savait reconnaître un gentleman, même sous l'uniforme d'un simple soldat ».

Une permission du dimanche à Paris, puis départ avec trois ou quatre autres agents de liaison, il doit se rendre au QG de la Mission aux environs d'Arras.

ARRIVÉE À L'ARMÉE ANGLAISE

Un véhicule emmène ces « agents de liaison » où ils prennent la succession d'hommes qui ont laissé une si bonne impression que les nouveaux arrivants ont toutes les peines du monde à trouver un restaurant qui les accepte ! Comble de confort, ils dormiront dans l'écurie glaciale du château... Trois jours encore avant les affectations. Il paraît pourtant que nous avons la meilleure armée du monde !...

Le Caporal de Courson se retrouve affecté au bataillon de mitrailleuses « Cheshire ».

Et le voilà parti pour Douai, siège de l'état-major du 1^{er} Corps britannique.

Heureusement pour la suite, nos « agents de liaison » sont reçus en grande pompe par la Mission française et ils auront droit à des chambres confortables à l'hôtel. Et on agite la question des affectations.

Laissons la parole à Monsieur de Courson :

« Il paraît qu'il y a un régiment très chic, le 98th Field Regiment Royal Artillery, le régiment de la Reine Mary, qui a demandé le changement de son agent de liaison qui n'est pas un "gentleman", paraît-il. Il s'agit de le remplacer par un gentleman à toute épreuve... Au vu de mon nom et de ma profession, le choix se porte définitivement sur moi.

Le capitaine Beamish et moi, par des chemins épouvantables gagnons le hameau de La Coquerie, commune de Nomain où se trouve cette fameuse unité : le 98^e Régiment d'Artillerie de campagne, Sussex and Surrey Yeomanry, Queen Mary's Regiment. C'est un régiment un peu exceptionnel. Ce sont des "territorials", c'est-à-dire des gens qui font chaque année une période de trois semaines. Donc, pas des soldats de carrière, mais tous des volontaires ».



Insigne de la Mission Militaire Française de liaison auprès de l'Armée britannique (1939-1940)

Tanguy de Courson est, bien entendu, très impressionné et découvre ce qu'est une « Yeomanry »². Le colonel a le privilège de choisir lui-même ses officiers. Ils se connaissent donc tous entre eux ; c'est un peu une sorte de club très fermé et



extrêmement chic et cela paraît très positif aux yeux de notre agent de liaison qui aura à cœur d'effacer la mauvaise impression laissée par son prédécesseur, « un rustre sans éducation qui mangeait salement et ne parlait pour ainsi dire pas l'anglais. Le colonel n'a même pas voulu dire au revoir à l'agent de liaison disgracié et je me demande quelle incongruité il a pu faire pour mériter une telle colère.... Je veux redire un mot du colonel Ledingham. Grand, racé, toujours correct, c'est le type du gentleman, au moral comme au physique. Un calme imperturbable, une politesse pointilleuse... Cet aristocrate qui était, je crois, l'officier le plus pauvre de son régiment, était intraitable sur la question du savoir-vivre, des "manners", ce qui avait causé la disgrâce de mon prédécesseur. En bon Anglais, il se passionnait pour les sports du régiment. Il se passionnait aussi pour son métier militaire, et je le vois encore, en battle-dress, son grand bâton à la main, faisant à pied le tour des batteries ».

Sans avoir à se forcer, Tanguy de Courson va entrer dans le rôle qu'on attend de lui. Un capitaine « le type de l'anglais de caricature » lui dira, quelque temps après son « entrée en service » :

« Vous êtes petit, vous n'avez rien d'extraordinaire, vous n'êtes pas très bien habillé et pourtant "there is no doubt about it", vous êtes un gentleman.

Le plus grand compliment que puisse faire un Anglais."

Mais en-dehors de cette mission de restauration du prestige à la Française, quelles seront les missions de notre « Agent de Liaison » ? Très diverses, évidemment, comme, je crois, nous l'avons tous vécu.

D'abord un rôle de « courrier » :

« L'État-Major et le parc (d'artillerie) étaient installés dans un superbe château. "Sussex" était installé à 2 km de là dans un autre château. Je me mis en mesure de régler la question du cantonnement. Gros travail car mon prédécesseur semblait n'avoir rien fait. Les hommes s'étaient répartis eux-mêmes des logements chez l'habitant. Il fallut faire procéder à un recensement maison par maison par le garde champêtre. Et le colonel voulut m'avoir sous la main parce les Anglais, qui manquaient de matériel, avaient pris ce qu'il leur fallait dans un puits de mines abandonné à la tuilerie de Nomain. D'où une note des Mines de l'Escarpelle de 10 000 Fr et une de la tuilerie de 55 000 Fr. Je réussis à récupérer une partie du matériel et à faire réduire les factures de manière conséquente. À cela s'ajoutaient d'innombrables questions de dommages divers, d'indemnités d'éclairage du cantonnement, de réclamations diverses. Je fus bientôt débordé de travail et passai mon temps sur les routes entre Nomain, Leforest et Douai. »

Comme quoi sa formation de diplomate a pu porter ses fruits !

Après ces débuts prometteurs, Tanguy de Courson va devoir découvrir le « renseignement »

Le commandant de « Surrey » avait tenté de faire expulser les trois habitants d'une assez

² De « Yeoman » (abrégié en Yeo). Un yeoman est, dans l'Angleterre médiévale, un paysan propriétaire de la terre qu'il cultive. Pendant la guerre de Cent Ans, ces Yeomen (alleutiers) alimentent les effectifs des compagnies d'archers (ou francs-archers) armés de l'arc long anglais qui contribuent tant aux victoires anglaises. Puis, le terme revit en 1794 et les yeomen forment des milices montées pour lutter contre...les Français. Plus modernes, les « Yeomanries » sont des unités territoriales, souvent menées par le propriétaire terrien, et comprenant tout ou partie de ses métayers. Le commando de Lord LOVAT, par exemple, à Pégasus Bridge était une yeomanry.

grande maison où était installé leur mess, sous le prétexte qu'ils pouvaient être des espions ! Notre agent de liaison va donc toucher du doigt un aspect des relations "civilo-militaires" qui sont aussi le lot des interprètes.

Plus tard (le 19 mai) « Surrey » l'enverra chercher car il y aurait un moulin dont le meunier fait tourner les ailes de façon suspecte. « Vieille histoire » conclut notre agent de liaison qui croit avoir déjà lu ça dans Dorgelès.

Puis, il est appelé à la 391 (Batterie) pour interroger deux civils : « l'un affolé et hurlant est un demi-idiot à mon avis. L'autre est un tout jeune homme blond qui garde un sang-froid peu naturel. Il avoue bientôt être un détenu sorti de la maison d'arrêt de Tournai, et pourrait tout aussi bien être allemand. Je veux le recommander au sergent de la Military Police, mais celui-ci est déjà remonté sur sa moto. Il nous a assez vus et me demande de lui envoyer notre suspect demain par camion. »

Et dans cette traque aux « espions » il arrive parfois de drôles de choses :

« Nos troupes ont reçu des ordres sévères concernant les civils. On a bien sûr, entendu parler de parachutistes déguisés en religieuses, ou en prêtres, si bien que Nethercoat (un officier commandant une unité) a fait arrêter deux prêtres blancs de poussière qui s'approchaient de ses positions. J'ai tôt fait d'identifier l'Évêque de Tournai et son secrétaire fuyant à pied leur résidence en flammes ! L'évêque, ancien combattant de 14-18 est très compréhensif, et, vers le soir, je trouve le moyen de caser mon évêque et son secrétaire dans un truck en partance pour Lille. Je leur adjoins une vieille femme impotente, oubliée dans l'évacuation du village. Elle me bénit jusqu'à la septième génération et je la confie à l'évêque. »

À chaque déplacement (et ils seront nombreux !) le sergent-chef de Courson est chargé des cantonnements et des popotes des officiers, et c'est vers le 10 avril seulement qu'il entendra le canon tirer. Et, il aura tout de même appris des choses « militaires » à Auxy, puisque, tout en reconnaissant qu'il n'est qu'un profane en artillerie, il se rend compte que « les tirs sont dans l'ensemble assez précis, mais bien moins rapides que nos 75, parce qu'ils tirent à gargousse et non pas à douille ».

À cette occasion, il va découvrir une autre facette « civilo-militaire » :

« On demande le « French liaison officer » car un accident de la route vient de se produire ; la voiture de deux officiers anglais venait de rouler sur le corps d'un soldat cycliste, lui aussi anglais. Ils voulaient notre docteur, qui mobilise aussitôt son camion et ses infirmiers, qui donnent les premiers soins et lui injectent une dose de morphine.

Je partis ensuite pour l'hôpital anglais de FRÉVENT, magnifiquement installé dans un château. Les infirmiers étant les mêmes dans tous les pays, nous nous heurtâmes à un sergent-infirmier parfaitement désagréable qui essaya de nous prouver que ses voitures d'ambulance n'étaient absolument pas faites pour transporter les blessés, ni les malades, ni, du reste, personne d'autre. Nous tînmes bon, cependant et finîmes par ramener la voiture d'ambulance qui embarqua notre homme ».

Quant à son emploi strictement militaire, il va découvrir l'esprit de la yeomanry :

« La batterie de Lord Cowdray était presque uniquement composée de ses fermiers et gens de ses domaines. Ainsi qu'un baron du Moyen-Âge, Lord Cowdray levait une troupe et partait en guerre avec ses vassaux. Plusieurs autres officiers avaient emmené leur valet de chambre qui leur servait d'ordonnance. Mon ordonnance était, dans la vie civile, le chauffeur du Major Cubbit. C'était toute la tradition de la "yeomanry" ». Et une certaine admiration de ce système va transparaître tout au long de ces souvenirs. On peut imaginer que Monsieur de Courson aurait parfaitement trouvé sa place à Fontenoy, plutôt qu'à côté de Cambronne à Waterloo !

Un grand événement va aussi « marquer » le sergent-chef de Courson : la visite du Roi

d'Angleterre.

C'est pendant son séjour à Auchy que le Roi d'Angleterre vient visiter le BEF. (British Expeditionary Force) et la batterie choisie est celle de Lord Cowdray.

« Le grand jour arrivé, tous les régiments des alentours se réunirent en calot et sans armes, ce qui m'a toujours paru étonnant pour une garde d'honneur. Le 98th était massé le long de la route ; les officiers – moi compris – placés de loin en loin devant les hommes. J'étais assez inquiet, ne connaissant qu'imparfaitement les commandements anglais... ».

Tout se passe bien, et de Courson se permet même une plaisanterie... de corps de garde :

« Paraît une file de voitures d'où sortent de magnifiques officiers de toutes armes et de tous rangs, et une quantité d'hommes en kaki portant sur un brassard les lettres W.C. Ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, les vidangeurs, mais les "war correspondants", les journalistes. »

Il est vrai qu'à un autre moment de ses notes, il parle du « jupon » des Écossais (les « Cameron Highlanders » ! Ce n'est peut-être que de l'humour à la française !!

LA GUERRE « MILITAIRE » DE TANGUY DE COURSON

Après sa première affectation en « poste d'écoute », il rejoindra l'armée anglaise, où il saura très vite se rendre indispensable, et vite intégré à l'unité.

Dans la nuit du 9 au 10 mai, alors qu'il est AWOL à l'hôtel Carlton, il entend son premier bombardement rythmé par le fracas de la DCA.

« Je suis réveillé par le bruit des nombreux combats aériens. Les mitrailleuses font dans le ciel des bruits de soie qu'on déchire ». Et, le dimanche 12 mai : « Pentecôte : alertes aériennes toute la nuit. Il n'y a pas eu de bombardement, mais on voit une grande lueur du côté de la gare. Mais c'est l'ancien PC des Hampshire qui brûle. La pompe à incendie locale ne marche pas, tuyau crevé. Après sept mois de guerre ! Quelle incurie ! Je mobilise un de nos camions et pars avec trois de nos hommes et un civil chercher la pompe du village voisin. Il faut faire trois maisons, réveiller à chaque fois les habitants pour trouver une pompe antique qu'on réussit à attacher derrière le camion. Retour triomphal, mais c'est maintenant le bloc de quatre maisons qui est en flammes. Les pompiers de Lille sont venus...mais sans leur pompe ! »

Le 13 mai, notre agent de liaison note avec satisfaction : « J'ai le plaisir de voir abattre un avion allemand par trois "Hurricanes" ». Mais lui-même n'a toujours pas d'arme.

Le 14 mai : « À 11 heures du soir, la musique commence. Toute l'artillerie du Corps est en action. Bruit infernal. Une grosse pièce est installée non loin de nous et chaque coup ébranle la maison. Toutes les cinq minutes, je suis réveillé en sursaut par ces détonations. C'est très désagréable ! » Courage, héroïsme ...ou inconscience ?

« À Wavre, on tire toujours et les Allemands commencent à répondre. On entend leurs obus se croiser avec les nôtres. Ils sont si près de nous que leurs obus de DCA éclatent au-dessus de nos têtes. Un « Lysander » (avion de reconnaissance Anglais) est abattu en 20 secondes par deux Messerschmidt. "Surrey" reçoit quelques obus, sans casse. Les Écossais du "Cameron" tirent au fusil sur les avions. Un coup de feu, parti de cette direction me siffle aux oreilles. Une autre balle frappe à mes pieds le pavé de la cour, une autre encore siffle au-dessus de ma tête. Parachutistes, ou nervosité des fonctionnaires ? En tout cas, 3 hommes de "Surrey" sont blessés par balles cette nuit-là. »

Tanguy de Courson reçoit donc, pour de bon, le baptême du feu ! « He has seen the elephant » selon l'expression américaine. Un peu « dévalorisé » puisque ce sont, semble-t-il, des feux amis...

Mais l'offensive allemande se poursuit et le 16 mai à 1h du matin, ordre de repli. Notre agent de liaison a, pour la circonstance, touché un fusil qu'il tient braqué à la portière pendant qu'il guide le détachement du RHQ dont il est seul à connaître la position. Et il commence à donner ses avis de « vétéran » : « Un régiment de chars anglais est camouflé en forêt près de nous. Ces chars m'ont l'air bien légers et ne m'inspirent pas une grande confiance. L'avance allemande continue ».

LA DÉBÂCLE

Il va vivre en première ligne, si j'ose dire, la débâcle : « Nous nous replions encore. Les routes sont encombrées de camions anglais, de batteries montées belges, de réfugiés à pied, à vélo, en voiture... »

Le vendredi 17 mai, il note : « Toujours plus en arrière, hélas. Deux heures après l'arrivée du colonel, c'est le fatidique "prepare to move". On a compris. »

Le lundi 20 mai : « Nous tirons par intervalles en soutien de l'infanterie. Je fais le tour des batteries, avec le colonel. Le moral est excellent partout. Toujours quelques obus sur les batteries de "Surrey", derrière nous. Par contre, à 1 km environ, au nord-est de nous, notre artillerie "medium" est sérieusement pilonnée. Il paraît qu'il y a beaucoup de pertes. »

Et, tout de même, Tanguy de Courson va réellement toucher du doigt la réalité :

Le mercredi 22 mai : « Hier, ou avant-hier, nous avons entendu le discours de Paul Reynaud annonçant la prise d'Arras (par les Allemands !), celle d'Amiens, le remplacement de Gamelin, etc... Je suis catastrophé. Et aujourd'hui, les Allemands ont dépassé Abbeville et marchent sur Boulogne. Évidemment, nous commençons à être un peu en flèche à Tournai... "Surrey" nous revient ayant perdu 5 canons, une cinquantaine d'hommes sur 250... Les avions allemands nous survolent par dizaines, vingtaines, cinquantaines. Je suis chargé de surveiller et d'interroger les réfugiés auxquels se mêlent, paraît-il, des espions en masse. »

Le 25 mai : « L'ennemi a reculé, paraît-il, l'étreinte se desserre un peu. Des avions nous survolent et bombardent l'infanterie. Le colonel répète : « Our time will come! »

Le dimanche 26 mai :

« Dans la nuit, des coups de feu sont tirés tout près d'ici. Je suis chargé de faire une grande perquisition dans toutes les maisons. Je pars à la tête d'une patrouille de quatre hommes. »

Ce sera la seule vraie action armée du sergent-chef de Courson. Car sa dernière mission est, comme d'habitude, de trouver des logements. « Le soir, je dîne avec Francis et le Major Cubbit dans notre nouvelle demeure. Le cher Francis, qui est brave comme tout, nous exprime son admiration de notre courage. Je trouve que vous êtes rudement braves, dit-il, de rester toujours comme ça exposés au feu de l'ennemi »... Nous sommes bien forcés d'être héroïques... Le soir, le colonel et moi couchons dans notre nouveau domicile... »

En fait, son « nouveau domicile » sera le stalag pour une captivité où sa connaissance des langues va lui assurer un meilleur sort, à aider ses camarades, et même à lui permettre deux tentatives d'évasion... Mais ceci est une autre histoire...

Après avoir lu et relu plusieurs fois ces notes, je pense vaguement, ô irrespect, à Fabrice Del Dongo. J'ai tort, bien entendu, car on s'aperçoit très vite que la guerre a eu sur notre Comte le même effet que sur « les hommes du commun » qui ne sont pas sa... tasse de thé !

Le petit jeune homme privilégié qui papillonnait, jeune diplomate, à Londres, ne s'est pas

mué, certes, en foudre de guerre, mais il a loyalement servi là où le hasard (?) l'avait placé. Il a suivi partout son colonel en prenant soin de toujours afficher ses « manners », si indispensables dans ce régiment élitiste. Il découvre la méthode de sélection des candidats-officiers...et regrette un peu qu'elle ne soit pas la même en France.

Je crois, vraiment, que chacun trouvera son grain à moudre dans ce texte que j'ai résumé. Certes, on pourra trouver un peu agaçant le « parti-pris de classe », présent tout au long de ces notes, mais, une fois encore, elles n'étaient pas destinées à être publiées. Je n'ai pas insisté sur le séjour au stalag de (j'ose à peine l'écrire) notre héros car sa captivité ne dura pas longtemps. Il fit intervenir la mission Scapini, qui était chargée par le gouvernement de Vichy du Service diplomatique chargé des prisonniers de guerre français en Allemagne. À la même époque intervenait François Mitterrand au Commissariat au reclassement des prisonniers de guerre, créé en 1941. Tanguy de Courson sera ainsi à la disposition du Service diplomatique des prisonniers de guerre de 1942 à 1944, puis attaché d'ambassade à Bruxelles de 1945 à 1949, puis à la division politique du Commissariat général aux affaires allemandes et autrichiennes de 1949 à 1952. Plus tard encore, il sera ambassadeur au Congo, au Zaïre et en Norvège.